L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE 16 FEVRIER 1890.

AMOUR ET PATRIE.

Un beau dimanche de printemps, Jean Valbel, portant avec élégance l'uniforme de lieutenant d'infanterie, parcourait d'un pas rapide les larges avenues de Versailles.

Ses yeux bruns brillaient d'impatience et sous sa fine moustache ses lèvres s'entr'ouvraient dans un imperceptible sourire; il marchait levant fièrement la tête, cambrant sa taille mince; son visage aux traits réguliers et fins trahissait le rayonnement d'un bonheur mal contenu.

Il arriva avenue de la Reine, s'arrêta devant une grille derrière laquelle s'élevait un élégant hôtel à demi caché par des massifs d'arbustes rares. Il resta quelques secondes avant de sonner, regardant avec émotion une jeune fille qui se promenait lentement, tenant à la main un livre qu'elle ne lisait pas. En apercevant l'officier elle devint toute rose et afin de cacher son trouble baissa les yeux sur son livre entr'ouvert.

—Ma mère et ma sœur sont sorties, dit-elle à Jean Valbel, après l'avoir salué, mais mon père est là; je vais le faire prévenir de votre visite!

—Je vous en supplie, mademoiselle Hélène, ne dérangez pas votre père. Je suis si heureux de vous trouver seule, il y a si longtemps que je le désire, afin de pouvoir vous confier bien des choses!

En prononçant ces derniers mots, le jeune homme avait saisi une des mains d'Hélène et l'entraînait vers un banc de pierre caché sous des lilas fleuris, gardant toujours ces doigts captifs.

La jeune fille ne se défendit pas et leva vers lui ses grands yeux interrogateurs, pleins de lueurs mystérieuses.

—Je ne trouve pas de mots, Hélène, pour vous dire ce que j'éprouve. Quand je suis loin de vous, je ne songe qu'à ce que je voudrais vous exprimer et qui est enfoui en mon cœur et en ce moment je ne trouve pas une parole. Ah! ne comprenez-vous pas, ne savez-vous pas combien je vous aime! Voulez-vous être ma femme? Je n'ai pas osé parler à vos parents, ne sachant pas ce que vous pensez; vous dirai-je la vérité? J'ai craint un refus, car je suis pauvre et ma solde de lieutenant est tout ce que je possède et elle est mince!

—Que parlez vous d'argent! Si je suis un peu riche tant mieux, mes parents m'aiment et ne désirent que mon bonheur, quand ils sauront que je vous veux pour mari, ils vous accueilleront de tout cœur. Ce n'est pas parce que mon père est banquier qu'il n'aime que l'argent; il a épousé ma mère sans dot parce qu'il l'aimait, il me comprendra donc. Et d'ailleurs votre avenir ne sera-t-il pas glorieux, n'est-ce pas à moi d'être fière de vous, dit la jeune fille en voyant dans un rêve rapide le lieutenant franchir successivement toute l'échelle triomphante des grades pour arriver à l'apothéose finale, puis tous deux échangèrent les délicieux aveux d'une mutuelle tendresse.

Un mois plus tard, Jean et Hélène étaient fiancés; le soir de ce beau jour la jeune fille restait éveillée pour ne pas perdre le rêve délicieux que lui donnait la réalité. Tout à coup, dans le silence de la nuit, elle entendit le bruit d'une détonation; épeurée, elle se leva et reconnut la voix de sa mère appelant au secours.

Hélène se précipita vers la chambre d'où partaient les cris d'appel, dans un horrible vision elle aperçut son père étendu sans mouvement sur le tapis de son cabinet de travail, sa main inerte tenait encore un revolver et de sa tempe blême coulait un filet de sang.

Un médecin appelé en hâte ne put que constater la mort du suicidé.

Après les premières heures de terreur et de désespoir, Hélène aperçut deux grandes enveloppes cachetées dont l'une était adressée à sa mère et l'autre à elle. Avec une profonde émotion elle ouvrit la lettre qui devait contenir l'adieu suprême de son père, elle retomba au pied du lit où gisait celui qu'elle avait tant aimé et elle lut à travers ses larmes:

" Pardonne moi, ma chère enfant, " j'ai joué à la Bourse et nous sommes " ruinés; plus que ruinés, car j'ai perdu, " hélas! non seulement mon argent " mais aussi celui des autres. Je me " tue pour ne pas survivre à ma honte " et pour ne pas voir votre désespoir; " encore une fois pardonne à ton mal- " heureux père!"

Hélène ne comprit pas d'abord tout ce que ce court billet contenait de douleurs, elle ne songeait qu'à ce père aimé étendu rigide devant elle.

Aussitôt qu'il apprit la sinistre nouvelle, Jean Valbel accourut, mais déjà Hélène et sa mère avaient quitté leur hôtel où les hommes d'affaires étaient venus mettre les scellés.

Il retrouva les pauvres femmes dans un sombre petit logement situé dans un pauvre quartier. Hélène vint elle-même lui ouvrir car aucun domestique n'avait été conservé.

La jeune fille resta froide et muette devant son fiancé.

—Ne m'aimez-vous plus? lui demanda-t-il avec angoisse.

—Je sais, dit-elle, que je ne puis plus être votre femme.

—Et pourquoi, chère bien-aimée?

—Parce que nous sommes ruinées et que je n'ai plus la dot exigée pour épouser un officier, ma mère me l'a dit: la loi est formelle. Oubliez moi, ou plutôt ne m'oubliez pas et gardez mon souvenir mais sans avoir d'espérance.

Jean resta pensif quelques secondes et se penchant vers Hélène il lui dit avec fermeté:

—Je vous aime et vous serez ma femme, je vous le jure, rien ne peut nous séparer maintenant, et ce n'est pas à l'heure où vous souffrez que je vous abandonnerai.

—Mais si le ministre refuse son consentement à notre mariage parce que je suis pauvre?

—Je donnerai ma démission, je rentrerai dans la vie civile, je travaillerai courageusement et nous serons unis et heureux.

Hélène écoutait avec ravissement les paroles de Jean; après avoir cru le perdre à jamais elle était follement heureuse de le retrouver toujours épris, elle oubliait les angoisses dernières, les insomnies inquiètes, les craintes inavouées.

Enfin Jean lui était rendu, son bonheur renaissait lui donnait plus de joie que son bonheur certain autrefois. L'émotion l'empêchait de parler, elle serrait convulsivement les mains du jeune homme, ne trouvant pas une parole pour exprimer toutes les sensations qui l'agitaient.

—Avez vous donc douté de moi, Hélène, que vous paraissez si émue?

—Je suis heureuse de voir que vous m'aimez au-dessus de tout et cependant je suis désolée en songeant que, pour moi, vous allez perdre votre carrière militaire!....

—J'espère que le ministre fera une exception en ma faveur et permettra notre mariage.

Mais le ministre fut inflexible et eut de dures paroles pour le jeune officier.

—Vous ne pouvez, dit-il, épouser une jeune fille sans dot, vous le savez, et de plus la fille d'un banquier qui a failli; l'honneur et le devoir doivent être pour vous au dessus d'un caprice et d'une amourette!

Le jeune lieutenant ne répondit rien et en quittant le ministre de la guerre acheta une feuille de papier timbré sur laquelle il écrivit quelques lignes respectueuses, donnant sa démission; il signa sans regret, ne songeant qu'à Hélène.

Sa démission fut acceptée et bientôt les bans furent publiés, unissant leurs noms dans l'espoir d'un bonheur prochain.

Mais tout à coup un bruit sinistre se répandit: la France venait de déclarer la guerre à l'Allemagne.

A cette nouvelle le cœur de Jean bondit dans sa poitrine et oubliant l'amour il partit s'engager simple soldat, sans attendre d'être appelé sous les drapeaux.

—Ne partez pas encore, lui dit Hélène, ne m'abandonnez pas; avant quinze jours nous pouvons être mariés....

—Ne me retirez pas mon courage, Hélène, la France a besoin de tous ses soldats, je reviendrai bientôt pour être tout à vous.

—Restez encore, je sens que vous ne reviendrez pas.

—Est-ce moi qui doit résister à de telles prières! Ah! vous ne comprenez donc pas quel supplice j'endure en luttant entre mon amour et ma patrie!

A bientôt! répéta Jean, il faut que je parte.

Et après un baiser rapide donné sur le front pâle de sa fiancée, il s'enfuit en hâte sentant son cœur défaillir.

Bientôt Jean Valbel, parti simple soldat, monta bien vite de grade en grade, se distingua entre tous par sa bravoure et son sang-froid; il semblait devoir tout vaincre et tout braver quand il fut atteint en pleine poitrine par un éclat d'obus.

Bien vite on le conduisit à une ambulance où son colonel vint le voir.

—Voici la croix, lui dit-il, et je viens vous annoncer que vous êtes porté pour être nommé officier......

—Je vous remercie, murmura Jean Valbel d'une voix affaiblie, j'aime mieux rester simple soldat pour pouvoir me marier....

Dans la nuit il mourut.

Hélène se mit en noir et ne l'a pas quitté; aujourd'hui encore on l'appelle *la fiancée en deuil!*

JACK MORAND.

LA MANSARDE
—OU—
LE ROMAN D'UN ROMAN.

A Passy, près du Bois de Boulogne, à deux pas de la mairie monumentale du seizième arrondissement, se trouve la rue de la Tour, une très belle voie qui s'étend jusqu'à la Muette.

Quand vous entrez dans la rue de la Tour, vous croyez être à Versailles, dans une de ces larges rues tranquilles, propres et bordées d'hôtels et de villas. Le matin, on voit des bonnes à la tenue soignée conduire des jeunes filles, fraîches comme des fleurs, aux deux ou trois pensionnats qui sont situés dans les parages; d'autres descendent la rue, avec de jeunes babys ou de futurs bacheliers qui se rendent au petit pas aux lycées.

Il y a aussi le coup d'œil des employés, des demoiselles de magasin, des chefs de bureaux, et même des journalistes qui courent après l'omnibus de Passy-Bourse qu'il importe de ne pas manquer.

Eh bien, dans ce quartier d'une bourgeoisie dorée, dans cette rue tranquille et élégante, se cachent des misères aux sixièmes étages des grandes maisons. Un romancier à la mode demeure dans les environs, il a été témoin des infortunes qui avoisinent son hôtel, il les a secourues, mais il a pu apprécier les dévouements cachés qui recherchent le malheur. Tous ces détails lui ont fourni des sujets pour ses feuilletons, entre autres pour celui qu'il rédige en ce moment. Comme il écrit ce feuilleton au jour le jour, il y introduit des tableaux et des scènes de la vie parisienne, pleins d'actualité qui coupent d'une manière assez goûtée du public la marche du drame.

Dans un de ses derniers ouvrages il avait introduit la scène suivante:

Dans les combles d'une maison du quartier dont je parlais tout à l'heure, habitaient le mari, la femme et deux enfants, une petite fille et un garçon qui allait en classe chez les frères. Cette famille, qui avait été heureuse, était tombée dans la misère par suite de revers; c'étaient de très braves gens, ayant cette timidité que donne l'infortune, mais avec un cachet de distinction, dernier bien de leur ancienne situation. Les enfants étaient charmants, mais rachitiques; des enfants de Paris, au teint pâle et qui ne mangeaient pas à leur faim, de cette faim enfantine que vous avez connue.

Le père de ces deux petits êtres avait un emploi dans une petite administration, il gagnait peu, mais, hélas! il allait bientôt ne plus rien gagner, car la phtisie le minait.... il faudrait donc rester à la maison, sous ce toit glacé par le vent qui souffle du bois.

La mère avait eu des copies à faire, mais pour le moment elle était sans ouvrage.

Ce qui menaçait le père arriva; il quitta sa place et la petite maison de commerce où il était employé ne put que lui payer pour la dernière fois ses appointements; le soir il se coucha, son cœur battait à l'étouffer, mais il ne pleura pas; il ne fallait pas inquiéter ceux qui l'entouraient. —Seigneur, ne les abandonnez pas! dit-il dans sa prière.

A ce moment on frappa à la porte. Une jeune femme entra accompagnée d'une grande fillette et d'une bonne. La jeune femme avait entendu parler au couvent de plusieurs misères à soulager, On lui indiqua l'adresse des pauvres honteux de la rue de la Tour. Quand elles entrèrent dans la mansarde de ceux qui allaient devenir leurs protégés, ce fut comme une apparition pour la petite famille. Le mari se dressa sur son lit comme un soldat sur un champ de bataille, les enfants tombèrent à genoux, la mère immobile.

—Madame, mes enfants, rassurez-vous, c'est une main amie qui se tend vers vous.

L'inconnue remit alors à la pauvre mère un paquet que portait la bonne, contenant des vêtements, du linge. Elle donna très discrètement une somme d'argent en disant de la considérer comme une avance sur le travail qu'on allait lui procurer, puis se retira accompagnée des bénédictions de la famille.

Le lendemain un commis apportait aux habitants de la mansarde du travail. Il donna quelques explications en disant sèchement:

—Il faudra me rendre ce travail sous huit jours ou sinon plus de copie.

La pauvre mère travailla avec ardeur tout en soignant son mari plus malade que jamais; elle livra exactement sa copie; de peur d'arriver trop en retard elle pressa le pas, enfin elle arriva au magasin, seulement il faut attendre dans un couloir glacial. La pauvre femme venait d'être frappée. Elle rentra rue de la Tour, et malgré son courage elle ne put se remettre au travail. Quand la bienfaitrice revint voir ses protégés, elle trouva le père et la mère couchés et les deux enfants pleurant.

—Mon Dieu! s'écriait la mère; et mon ouvrage que je ne pourrai terminer, je vais être rayée.

—Ne vous inquiétez pas, dit la belle et bonne dame, je le ferai, votre travail, et nous vous mettrons sur pied.

L'inconnue emporta chez elle l'ouvrage de sa protégée, et le confectionna en véritable artiste, seulement comme elle n'avait pas l'habitude de ces travaux elle passait les nuits; enfin elle arriva au bout de la tâche assez tôt pour que la pauvre ouvrière pût aller rendre au magasin le travail en question. Des soins l'avaient remise en état de reprendre sa vie de labeur, elle allait donc toucher un peu d'argent.

Pendant qu'elle attendait son tour dans le couloir où elle avait failli trouver la mort, elle lut, pour se distraire, l'un des journaux qui enveloppaient sa marchandise.

Quel ne fut pas son étonnement de reconnaître son histoire dans le roman en cours de publication, c'était bien cela: la mansarde, les enfants, la bienfaitrice, la mère qui, elle aussi, tombe malade et va mourir.

Rentrée chez elle sous cette terrible impression, elle cache à son mari ses noirs pressentiments.

Comment cet écrivain a-t-il pu connaître mon aventure? Ah! elle se souvient, oui, il s'est intéressé à elle autrefois, il sait que je suis frappée par la maladie, que je suis perdue! Que vont devenir mes enfants?

Le lendemain elle ne put se lever, de nouveau la fièvre la clouait au lit, et sa pauvre poitrine râclait comme une crécelle quand elle respirait. Elle envoya son petit bonhomme chercher sa bienfaitrice.

—Venez vite, dit l'enfant, je suis épouvanté, mère est très malade.

La servante dévouée de la Providence accourut aussitôt. Le père dormait quand elle entra dans la mansarde, mais la mère très agitée, les yeux largement ouverts par la fièvre, était assise sur son lit, tenant à la main un journal froissé qu'elle tendit à sa bienfaitrice:

—Tenez, madame, voici mon arrêt de mort, il ne me reste plus qu'à vous recommander....mes....enfants.

La dame lut le feuilleton. Rassurez-vous, dit-elle, vous avez tort de vous reconnaître dans ce roman, il y a tant de misère dans ce monde que l'auteur a pu peindre une autre infortune que la vôtre. Du reste, vous voyez qu'il y a au bas du feuilleton.... la suite à demain, attendons demain avant de vous désoler, promettez-moi d'être raisonnable. Elle embrassa les enfants et se retira.

Une fois dans la rue, elle monta en voiture et se fit conduire rapidement au journal en question. Le romancier était là, il corrigeait ses épreuves quand on lui annonça qu'une dame désirait lui parler. Il la reçut aussitôt.

—Monsieur, dit-elle, vous avez dans votre roman, dont je viens de lire le dernier feuilleton, un personnage, une femme qui se meurt de la poitrine, victime de la misère; je voudrais savoir ce que vous allez en faire. Allez-vous la faire vivre?

—Madame, répondit l'auteur, vous arrivez juste à temps pour avoir la primeur du feuilleton de demain, voici mes épreuves.

Aussitôt elle se mit à les parcourir; puis elle s'écria:

—C'est impossible, monsieur, vous êtes un homme de cœur, votre personnage existe, il se meurt en ce moment dans une mansarde de Passy; cette femme a lu votre roman, elle se croit à son dernier jour, elle attend le journal de demain pour connaître son sort. Faites vivre votre malheureuse; vous sauverez une mère de famille.

—Madame, cette démarche est toute à votre honneur; mais il m'est impossible de souscrire à votre prière. Du reste, ce serait la première fois que pareil cas se présenterait.... il n'existe pas de précédent.

—Si, monsieur, interrompit vivement l'avocat de la mourante, il y a un précédent, et, ajouta-t-elle, c'est moi qui en ai été l'héroïne. Si je suis ici, c'est qu'un de vos prédécesseurs me sauva la vie.

Comme vous, il écrivait un roman très émouvant; lui aussi avait parmi ses personnages une jeune fille poitrinaire qui allait mourir; à ce moment j'étais très malade, je lisais ce feuilleton, mon mal augmentait chaque jour, ma vie s'en allait comme celle de la pauvre enfant du roman. Ma mère découvrit mon secret, elle courut chez Dumas père, il était temps. Elle lui demanda de faire vivre son héroïne. Le grand cœur de l'auteur des *Mousquetaires* éclatait toutes les fois qu'il fallait faire une bonne action; il accorda à ma mère ce qu'elle lui demandait. La jeune fille revint peu à peu à la vie, et moi je fus sauvée...

—Madame, reprit l'auteur, sensiblement ému, je m'incline devant le maître, je m'incline devant votre dévouement, votre grâce; elle vivra.

Je termine ici mon récit. Vous devinerez, chers lecteurs, la joie de tous quand vous saurez que la misère a disparu de la mansarde de la rue de la Tour, et que la mère de famille deux fois sauvée par sa bienfaitrice est aujourd'hui bien portante et à son aise.

GEORGES GRISIER.

LE MUR MITOYEN.

I

Mme veuve Dausey était une bonne petite vieille au cœur d'or. Elle avait, sous ses blancs cheveux, dans une figure d'une mobilité extrême, des yeux gris-vert, tout pleins de flammes; et tout le jour, ses deux bras maigres battaient le vide en des mouvements saccadés de pantin mécanique: car elle était de vif-argent, Mme veuve Dausey.

Longtemps elle s'était contentée, pour traduire les états de son âme, des divers modes d'expression dont la nature nous a doués tous; mais ayant fini par les trouver insuffisants, elle leur avait annexé son bonnet; et, tout le long du jour, le bonnet allait, venait, s'exaltait, semblait rire, s'enfait de colère, s'abîmait dans une prostration profonde, se mettait triomphalement en bataille, ou s'abandonnait mollement au laisser-aller du bonnet de police. Une tape de la petite main sèche lui signifiait l'allure à prendre.

Or, depuis un an, le bonnet n'avait pas quitté l'allure irritée, depuis un an, Mme Dausey ne décolérait pas.

Elle avait eu, au penchant de la colline, un beau jardin, partout réputé pour ses fleurs et ses fruits, un beau grand jardin qui descendait, en pente douce, jusqu'aux berges du fleuve. Un jour un chemin de fer fut décrété; dans le tracé, le jardin se trouva pris; et la mine avait tranché en pleine montagne, ne laissant de ce qui fut le jardin de Mme Dausey qu'une petite langue de terre de quatre pieds de large.

Après avoir, bien en vain, écrit, pétitionné, plaidé, vaincue, elle avait reporté sa tendresse sur ce qui lui restait du jardin bien-aimé; elle avait même fait élever, sur la voie, du côté de l'abîme, un grand mur de style Tudor. Ainsi clôturée, la pauvre petite platebande semblait un préau de prison.

Tous les jours, — malgré la défense du docteur qui craignait pour elle ces accès de fièvre intermittente,—tous les jours, Mme Dausey montait à son préau; et, comme par le passé, s'y promenait des heures entières, mais en fureur, pareille à une panthère en cage.

Or, une après-midi qu'elle était là, elle crut entendre travailler au vieux mur qui séparait le reste épargné de la propriété de M. le notaire Quenot, son vieil ami.

Fort intriguée, elle se hissa à l'échelle, et vit le notaire, en bras de chemise, qui dirigeait contre le mur des travaux de sape et de mine:

—Eh bien! Quenot! cria-t-elle, au plus haut point surprise.

—Je fais une grotte, ma bonne amie!

—Une grotte! Quenot, et dans mon mur! Ah! bien, nous verrons ça!

Et sans vouloir rien entendre de Quenot qui criait: "Dans ma moitié, seulement, ma bonne amie, dans ma moitié!" Mme Dausey, bouillant de colère, s'en fut, d'une haleine, chez M. Bertholet, le juge paix.

II

Mme Dausey voulait tout simplement faire mettre son vieil ami en prison pour le reste de ses jours. Et tout en savourant d'avance sa terrible vengeance, elle contemplait de la fenêtre ouverte son petit jardin qui, par de là le fleuve, se montrait perché sur l'abîme.

Un beau garçon entra:

—Bonjour, tante! fit-il affectueux et enjoué, suis-je point gentil? Voyez, je vous apporte des fleurs.

Mme Dausey regarda le bouquet de l'air soupçonneux que dut prendre Calchas pour dévisager le cheval de bois, insidieux présent des Grecs, et, sans dire merci:

—Vous venez de la *Justice de paix*, Georges? fit-elle, se renversant et mettant ses lunettes; qu'a dit Me Bertholet?

—Tante, ça ne va pas! Il n'y a vraiment pas matière à procès. Le juge m'a lu tout le "traité des servitudes".... Il n'y a pas!.... M. Quenot n'a pas excédé son droit.

Elle répéta lentement, appuyant sur les mots: "Monsieur Quenot n'a........ pas...... ex-cé-dé........ son droit.... C'est trop fort....." Puis après une pause: "Ainsi! déclama-t-elle, ironique et tapant son bonnet, ainsi, les chemins de fer vous feront sauter! les notaires viendront miner vos murs! et quand vous implorerez justice, Me Bertholet vous répondra par le "traité des servitudes!" Elle ricana, puis, s'étant un moment calmée, elle reprit d'une voix douce: "Georges, je vous ai recueilli tout enfant, vous étiez orphelin, je vous ai prodigué ma tendresse, ma fortune est pour vous, je vous ai tout donné et vous ne pouvez pas me défendre à l'heure où je suis victime d'inouïes injustices!"

—Ma tante, j'ai lu le "traité des servitudes."

—Eh! qu'importe! reprit-elle, à l'heure où les lois sont insuffisantes à protéger le droit, il y a des gens qui trouvent.... Vous ne pouvez rien trouver, vous?

—Tante, que voulez-vous que je trouve?

Elle dit, ayant l'air d'évoquer de féroces projets:

—Mais, après tout, Georges, si M. Quenot est un homme, vous en êtes un autre.

—Tante, je ne puis cependant tuer M. Quenot; il n'entend rien aux armes.

—Raison de plus! rugit-elle triomphante et serrant les dents. Mais non! vous jugez plus simple de me trahir. Vous vous êtes dit: M. Quenot est presque mon beau-père, quant à ma tante.... O ma vieille tante! n'est ce pas? Vous vous êtes dit cela?.... Eh bien! soit! Choisissez entre les Quenot et moi! Mais vous direz à la petite pétronelle....

—Vous traitez ainsi Marie, tante, oh! vous qui l'aimiez tant!

—Je l'aimais autrefois, monsieur. Maintenant je ne la veux plus voir. Vous le lui direz. On finira enfin par savoir qui je suis.

—Vous avez l'air, pour le moment, d'une personne bien déraisonnable, dit froidement le jeune homme.

Et il sortit doucement en haussant un peu les épaules.

III

—Marie, j'ai voulu vous voir, car nous sommes bien malheureux! Tante voulait plaider à tout prix. Ce n'est pas possible; et devant l'impossibilité elle se révolte irritée; et, pour le moment, elle est en train de nous hair tous,—mais de façon véhémente!

—Mme Dausey n'est vraiment pas raisonnable, Georges.

—Eh! pardi non! elle ne l'est pas! Mais que voulez-vous? Ce maudit chemin de fer l'a rendue à moitié folle. Ses quatre pieds de jardin sont comme les restes d'un membre mutilé; y toucher, c'était la faire cruellement souffrir.

—Père l'ignorait, dit la jeune fille, mais il ne veut point boucher la grotte; et il commence, lui aussi, à se fâcher pour tout de bon.

—Capulet! Montaigu!.... O Marie, vous voici Juliette et je suis Roméo.... Or, vous savez qu'il y a bien des larmes dans cette triste histoire des deux amants de Vérone, bien des larmes, et rien qu'un jour de bonheur! Non! Nous ne pouvons nous épouser sous de si fâcheux auspices!

—Mais aussi, votre tante est cause de tout cela, Georges! Hier, père disait encore: "Si cette vieille entêtée n'avait pas pris avec un vieil ami des façons si hautaines, on eût pu s'arranger."

—Oh! oui, votre cher père est très bon, Marie.... Je veux le voir.... On vient....vite!...Adieu.

Et les deux gentils amoureux se quittèrent car ils venaient d'entendre des pas indiscrets sonner dans la ruelle.

IV

A l'heure où vous lirez ces lignes, les Quenot consommeront l'œuvre d'iniquité commencée.

A la lecture de ce mot qu'un commissionnaire inconnu venait d'apporter, Mme Dausey sursauta; elle bondit plutôt hors de son fauteuil; et d'une tape fit voler le bonnet qui s'en alla, tout gondé, s'abattre en effrayant Toto, le petit chien qui dormait.

—Ah! les Quenot veulent faire ça! rugit-elle, nous allons voir!

Elle cria:

—Nanette, apportez moi la canne à épée de mon pauvre Dausey, mon chapeau et mon châle d'indienne!.... Non, Nanette, pas le châle!.... il pourrait m'embarrasser s'il y a lutte.

Elle se vêtit en hâte, s'assura que l'épée pourrait sortir aisément, et, se tournant vers Nanette, de l'air de Ney à Mont-Saint-Jean:

—Suivez-moi! commanda-t-elle.

On les vit sortir en coup de vent, dévaler la rue et traverser le pont. Mme Dausey avait une façon de petit pas gymnastique précipité que Nanette avait peine à suivre; et ce fut de cette allure qu'elles gagnèrent le jardin, où elles pénétrèrent à pas de loup.

Le billet anonyme n'avait point menti; on travaillait au mur!

Mme Dausey vint se planter bien en face, et d'une pesée de tout son corps, s'étant assurée que la terre ne lui manquerait pas, elle se campa sur l'épée, comme un bourreau sur la hache, et Nanette, qui tremblait, l'entendit murmurer bas:

—Toute une vie d'honneur va sombrer ici, dans le crime!

Deux pierres roulèrent; une tête passa: c'était Georges.

—Tiens! Vous êtes là, tante? fit-il, d'un air surpris.

Elle ne répondit pas, stupéfaite de tant de cynisme.

La tête rentra.

Elle dit alors, jetant précipitamment des ordres à son aide-bourreau:

—Si c'est Quenot qui passe la tête, empoignez-la, et tenez-la, ferme, dans la lunette!

Nanette ne répondit pas; elle tremblait de ce frisson particulier que donne aux purs la vision de la cour d'assises.

Un gros morceau de mur de la largeur d'une porte roula sous un lourd coup de pioche.

—Si c'est Quenot.. Mme Dausey n'acheva pas. La tête de Georges avait reparu et le buste tout entier. Il fit mine de regarder, d'un œil indifférent, l'état des travaux, puis s'en étant rendu compte: "Encore un bon coup!" commanda-t-il, se retournant derrière lui. Il disparut, la pioche frappa, et le mur ébranlé croula jusqu'au ras du sol.

Georges alors s'avança dans la brèche.

Mme Dausey contemplait ce spectacle et croyait rêver.

—Tante, écoutez-moi, dit le jeune homme d'une voix douce; mais, d'abord, remettez l'épée au fourreau. Je viens en parlementaire et la croix de Genève me couvre. Ecoutez, tante, vous croyez avoir des ennemis de ce côté du mur, vous n'avez que des gens qui vous adorent. M. Quenot s'est dit: "Cette bonne Mme Dausey me fait peine! Depuis que la *Compagnie* l'a privée iniquement..

—N'est ce pas que ce fut iniquement! cria-t elle.

—..... l'a privée de son beau jardin, elle me fait peine vraiment; mais j'ai songé: de nos deux familles n'allons-nous point faire une seule famille? pourquoi de nos deux jardins ne ferions-nous pas un seul jardin?

—Oui, ma bonne amie, fit le notaire apparaissant tout à coup, dites, voulez-vous?

Mme veuve Dausey se mit à pleurer de joie et, lui sautant au cou, embrassa son vieil ami.

Et ce fut sur la brèche que l'on fixa tout prochain—le jour des épousailles de Georges et de Marie.

FRÉDÉRIC COUSOT.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 15 février 1890.

COMPTOIR D'ECHANGES (CLEARINGHOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$1,239,272 00	$161,048 00
Même temps la semaine dernière	2,103,824 00	183,832 00

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banque.

MONNAIE — Souverains Victoria, $4 80 à $4 90; 20-marcs, $4 65 à $4 75; 20-francs, $3 80 à $3 90; doublons espagnols, $15 40 à $15 60; doublons mexicains, $15 40 à $15 60; 25-pesetas espagnols, $4 70 à $4 80; 20-pesos, mexicain, $19 40 à $19 60; or mutilé américain, 90 à 95c.; or léger américain 97 à 99 c. dollars mexicains, 74½ à 75; sols péruviens, 72 à 72½; pesos chiliens, 72 à 72½; argent mutilé américain, 80c. par oz; 5 francs, 85 à 95c.; argent anglais, par £, $4 86 à $4 90; billets de la Banque d'Angleterre, $4 86 à $4 90; billets de la Banque de France, 19 à 19½; reichmarks, billets, 23 à 24.

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans—L'argent est en bonne demande et libre mais stable.

Papier escompté ...	8
de ... al ...	—8
Prêts sur garanties collatérales	5 à 7
Time ... de ...	—8
Papier hypothécaire	—8

New York—Taux de l'argent 2½ pour cent. Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 6; consols 97 5/16 à 97 7/16; argent en lingots 43¾; U. S. 4's 125⅞.

Paris—Rentes 87.95.

CHANGE.

Le STERLING est inactif.
Commercial (60 jours) ... 481¼ à 482
Traites de banque (60 jours) ... 486
Les FRANCS sont inactifs.
France de commerce (60 jours) ... 5.23⅛ à —
Traites de banques (60 jours) ... 5.18¾
Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est inactif.
Traites de commerce pair à 25c. de prime.
Traites de Banque $1 de prime.
Les banques tirent des chèques $1 de prime pour le taux de ...

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Appel de 11 a. m.
10 actions du Crescent City RR Co. ... 90
$3,000 City 5's ... 103¼
Entre les appels de 11 a. m. et de 1 p. m.
$50,000 Louisiane 4's ... 98¼
$50,000 Louisiane 4's ... 98⅛
$50,000 Louisiane 4's ... 98⅛
Sales Unlisted Securities.
Le mouvement était comme suit aujourd'hui: Plata Reina—50 actions à $1.

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

	Valeur au pair	Offre	Demande
Banques.			
American N'l	100	103	110
Bank of Commerce	10	11	11½
Canal & Banking Co	100	170	180
Citizens	100	30½	
Germania National	100	200	
Germania Savings	100	180	
Hibernia National	100	180	200
Louisiana National	100		
Metropolitan	100	152½	
Mutual National	100	143	150
N O National	100	625	
People's	100		
State National	100	147	
Traders	100	9¾	
Union National	100	149	151
Whitney National	100		
Compagnies d'assurance.			
Crescent Ins	100	54	
Firemen's	50	60	62½
Germania Ins Co	100	114½	120
Hibernia Ins Co	100	44	
Home Ins	100	99	107
Lafayette	100	60	
Merchants Mutual	100	71½	75
Mechanics and Traders	100	134	138
N Orleans Ins Ass	50	29	30
N Orleans Ins Co	50	22	
Sun Mutual Insurance	100	132	
Southern Ins Co	100	99½	
Teutonia	100	130	
Chemins de fer urbains.			
Carrollton	100	115¾	116½
Crescent City	100	89½	91
Canal and Claiborne	100		
New Orleans City	100	116½	119
Orleans	50	70½	71½
St-Charles Street	50	85	
Actions diverses.			
Bienville Oil Works Co	100		
O C Slaughterhouse	50	54½	56½
Imp Bonded Warehouse	100		
Jeffer City Gas Light Co	100	93½	96
Consumers' Ice Co	100	120	150
Louisiana Ice Man Co	50	1½	3½
La State Lottery Co	100		
Le Oil Co	100		
Metairie Cimetry Ass	100		
N O Gas Light Co	100	101½	103
N O Waterworks Co	100	90½	
Planters Crescent Oil Co	100		
Sugar Shed Co	60	38	
Southwestern Brush Electric Light Co	100		
Louisiana Electric L't Co	100		
Jockey Club	100		
Crescent City Brewing Co	100		
Bons d'Etat.			
Louisiana 4's		98½	98¾
Louisiana 3's			
Bons de ville.			
Premiums		149	149½
Premium drawn number		191	
Privilege on Premiums			
Consolidated 6's		110	
Grossman		110½	
Consolidated Extended		110	
Grossman		110¾	
Extended 6's		110	
Railroad			
Waterworks			
Park			
City 6 0/0 certificates		101¼	103
City 6 0/0 Cts for Consol Coup		101¾	
City 5		103¼	103¾
City 7's old		113¼	
new			
gold			
Bons divers.			
U S 4 0/0		122½	123½
Canal & Claib. St RR mort		107½	
O., St. L. & N. O. R. R. Co			
Jackson RR 2d mort. coup		102¼	
Jackson RR 2d mort. debt		102¼	
Cotton Exchange Stock		320	330
Produce Exchange Stock			
Stock Exchange Stock			
Mechanics, Dealers and Lumbermen's Exchange Stock		35	50
Morgan's L & T 1st gold mort		130¼	132½
Tex. & Pacific RR 1st gold m't		92	
Tex. & Pacific RR 2nd gold m't		38	
C. C. Brewing Co. 1sts			
St-Charles Hotel Co mort			
Crescent City Ice			
new			106
N O City RR Co mort		124½	
St-Charles St RR mort		124	
N O Waterworks Co mort		122	
La Ice Mfg Co 1st mort		96	
La Ice Mfg Co 2d mort			85
Lucas E. Cotton Press mort		104	
La Electric L. 1st mort			
2d			
Cotton Exchange 1st mort		106	110
Certificats et Warrants.			
State Warrants Ordin. 1884		70	
State Warrants Ordin. 1885		45	55
do do do 1886		45	55
do do do 1887		65	
do do do 1888		54	
Police Cts		30	
School Cts		30	40
City Scrip, old		91	
new		63	
Jan. In. Cts. on State Canals		27	33
Cts émis en vertu de l'acte 98 de 1880		20	
Unpaid State Coupons No 12 (Jany. 1, 1880)		19½	30
Unpaid State Coupons prior to No 12		26	
Unpaid City Coupons			
Half paid Coupons			
State School Warrants		30	45
Unlisted Securities.			
Ashe Hows Gold Mi'ng Co	10		
Plata Reina	10	1	1¼
Bonhomme	1		.08
Mountain View	1	.03	.05
Georgiana	1	.19	.24
Ryland	1	.06	.07
Lafayette Brewing Co	100	90	
Louisiana Brewing Co	100	185	200
Pelican Brewing Co	50		
Southern Brewing Co	100	350	425
Weckerling Brewing Co	100	95	105

1 Avec dividende. 2 Sans dividende. 3 Avec coupon. 4 Sans coupon. 5 Crossman's Issue. 6 New Stock.
Pour moins de $5000 et plus de $1000

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marchés du pays et étrangers sont prises des dépêches de la Presse Associée et notre rapport local du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHE DE LA NLLE-ORLEANS SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 3,250 balles, comprenant 800 à arriver.
Le marché est inactif et stable.
Les cotons tachés sont de ⅛ à ⅜ plus bas que les cotons blancs.

	Aujourd'hui	Hier
Low Ordinary	9⅛	9⅛
Ordinary	9⅝	9⅝
Good Ordinary	10 1/16	10 1/16
Low Middling	10 5/16	10 5/16
Middling	10⅝	10⅝
Good middling	10⅞	10⅞
Middling Fair	11 5/16	11 5/16
Fair	12 1/16 nom	12 1/16 nom

FUTURS.

Stables.
Janvier ... à ... février 10.68 à 10.70; mars 10.72 à 10.74; avril 10.80 à 10.81; mai 10.87 à 10.89; juin 10.94 à 10.95; juillet 11.01 à 11.02; août 11.91 à 11.92; septembre 10.22 à 10.24; octobre 9.92 à 9.94; novembre 9.83 à 9.84; décembre — à —.
Les ventes comprennent 25,200 balles.

MARCHES DIVERS.

Aujourd'hui le middling était coté à Galveston 10⅜; à Mobile 10 9/16; à Savannah 10 9/16; à Charleston 10⅝; à Wilmington 10⅝; à Norfolk à 10⅝; à Baltimore à 11⅛; à Boston 11⅛; à Philadelphie 11 9/16; à Memphis 10⅝; à Augusta 10⅝.

MARCHE DE NEW-YORK. SUR PLACE.

Ferme.
Cotes: Middling Gulf 11 9/16

FUTURS.

Calmes.
Janvier ... à ... février 11.22 à 11.23; mars 11.24 à 11.25; avril 11.28 à 11.29; mai 11.33 à 11.34; juin 11.38 à 11.39; juillet 11.42 à 11.43; août 11.44 à 11.45; septembre 10.74 à 10.75; octobre 10.38 à 10.40; novembre 10.25 à 10.27; décembre 10.25 à 10.27.

MOUVEMENT DU COTON.

REÇU, NET—A la Nlle-Orléans, depuis le 1er septembre, 1,747,731 balles; même temps l'année dernière, 1,468,653 balles; à tous les ports des Etats-Unis, 5,199,492 balles; même temps l'année dernière, 4,726,215 balles.

EXPORTATIONS A L'ETRANGER—De la Nouvelle-Orléans depuis le premier septembre, 1,394,201 balles; même temps l'année dernière, 1,016,102 balles; de tous les ports des Etats-Unis, 3,812,856 balles; même temps l'année dernière 3,279,036 balles.

STOCKS—A la Nouvelle-Orléans, 285,627 balles; même temps l'année dernière, 350,264 balles; dans tous les ports des Etats-Unis, 656,147 balles; même temps, l'année dernière, 846,723 balles.

MARCHE DE LIVERPOOL. SUR PLACE.

Ferme.
Cotes—6 1/16 pour le Middling Américain.
FUTURS.
Stables.

MARCHE DU HAVRE. SUR PLACE.

Calme et stable.
Cotes—75 fr. pour le Bas Ordinaire (sur place), 78¼fr. pour le Très Ordinaire (sur place), 71½fr. pour le Bas (sur place)
FUTURS.
Stables.

SUCRE ET MELASSE.

Rapport officiel du Louisiana Sugar Exchange
Ventes 304 boucauts et 613 barils de sucre, et 742 barils de mélasse.
Recettes 293 boucauts de sucre, 582 barils de sucre, 436 barils de mélasse.

OPEN KETTLE—Ferme.
Choice ... 4 15/16 à 5
Strictly prime ... —
Prime ... 4⅞ à —
Fully fair ... 4¾ à —
Good fair ... 4⅝ à 4 11/16
Fair ... 4⅝ à 4 11/16
Good common ... 4¾ à 4 9/16
Common ... 3⅞ à —
Inferior ... 3⅛ à —

CENTRIFUGAL—Fort.
Plantation granulated ... —
Off granulated ... —
Choice white ... 5¾ à 5 15/16
Off white ... —
Gray ... —
Choice yellow ... —
Prime yellow ... 5⅛
Off yellow ... 5 11/16
Seconds ... 4 à 5

MELASSE. Pas de bonnes qualités dans les premières mains. Fermeté. 18 à 30c. le gallon. Les bonnes qualités dans les secondes mains valent de 35 à 40c.
Fancy ... —
Choice ... —
Strictly prime ... —
Good prime ... —
Prime ... —
Good fair ... —
Fair ... —
Good Common ... —
Common ... —
Inferior ... —

CENTRIFUGAL—Facile.

Fancy	—	—
Choice	—	29
Strictly prime	27	28
Good prime	23	25
Prime	20	22
Good fair	18	19
Fair	17	—
Good common	14	16
Common	14	16
Inferior	—	—

SIROP—— 30

RIZ.

Ventes—Sacs riz brut 4,134; barils riz écalé 867.
Recettes — Sacs riz brut 2,163; barils riz écalé 29.
RIZ ECALE—Ferme.
Head ... 4½ à 5
Choice ... —
Prime ... —
Good ... 4 à 4¼
Fair ... 3¾ à 4
Ordinary ... 3¼ à 3½
Common ... 2¾ à 3¼
No 2 ... 2 3/16 à 2¾
RIZ BRUT—Ferme.
Cotes du riz brut: $2 20 à 3 75.
RIZ POLI—$12 00 à 14 00.
SON—$9 00 à 10 00.

FARINES.

A LA BOURSE.
Clôture officielle de la Bourse:
FARINE—Stable.
Patents $4 50 à 4 60; extra fancy $4 00 à 4 05; fancy $3 60 à 3 75; choix $3 25 à 3 50 le baril.
FARINE DE MAIS—$1 90 à 1 95.

HORS DE LA BOURSE.

FARINE SUR ORDRE—Winter wheat ... patents $4 75 à 4 85 le baril; extra fancy $4 25 à 4 30; fancy $3 90 à 4 00; Minnesota flour, bakers $4 25 à 4 50; Straights 5 00 à 5 25; patents $5 35 à 5 50.
FARINE DE MAIS—$ — à $2 00.
CREAM MEAL—Choice $2 30 à 2 40
GRITS—Choice $2 25 à 2 40.
HOMINY—$2 50 le baril.
FARINE DE SEIGLE—$3 50 à 3 75.
OAT MEAL—Coarse $6 65 le baril au détail.

GRAINS ET FOURRAGES. A LA BOURSE.

MAIS — On cote — à 38 pour le blanc 37 à 38 pour le mêlé et 38 à 39 pour le jaune.
AVOINE — No 2 de l'Ouest — à 30½; Choice 31 à 31½; Red Rust Proof — à —.
SON—82½ à 85.
FOIN—Prime $12 00 à 15 50; Choice $16 50 à 17 50.

HORS DE LA BOURSE.
Les petits lots se vendent aux prix suivants: maïs 2 à 4c de plus par boisseau; avoine 2 à 4c de plus par boisseau; son 5 à 10c de plus par 100 livres, et le foin $2 00 à 3 00 de plus par tonne.

PROVISIONS A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse pour lots en gros:
Les provisions sont stables
MESS PORK—10 75 à 11 00.
VIANDES SALEES SECHES — Epaules 4⅜ à 4½; short rib sides 5⅜ à 5½; long clear sides 5⅜ à 5½; short clear sides — à 5⅝.
BACON — Epaules 4⅝ à 5; short rib sides 6⅛ à 6⅜; long clear sides 6⅛ à 6⅜; short clear sides — à 6⅝.
GRAISSE—En tierçons, raffiné, 5⅜ à 5½; prime steam — à —.
JAMBON—10½ à 11⅛.
Les cotes des provisions à la Bourse sont pour le marché en gros; les prix des détaillants sont de 25 à 50c plus élevés pour le porc, et de ¼ à ⅜ plus pour les autres articles provenant du porc.

HORS DE LA BOURSE
PRODUITS DIVERS—Jobbing—Pork, bbls—Prime mess $10 à 10 25; pig $10 à 10 25; extra prime and rump $9 25 à 9 50.
Sugar-cured Meats, la livre—Shoulders 6 à 6¼c.; Boston-cut shoulders 6¼ à 6½c; picnic hams 6 à 6¼c; breakfast bacon 8⅛ à 9c; hams choice 10½ à 11⅛c.
Beef, bbls—Extra plate $9 00 à 9 25; plate $8 25 à 8 50; extra mess $6 75 à 7 00; mess — à —; demi-baril—extra plate $5 00 à 5 25; extra mess $4 00; New York Fulton Market — à 6 00.

EPICERIES.

Les prix suivants sont pour des petits lots.
CAFE—Prime 20¼; good 20¼; fair 20; ordinary 18½; common 16½ la livre.
THE—Extra Formosa 85c à $1 00 la livre; choice to fine 40 à 80c; Fair to medium 24 à 35; imperial extra choice 80c à $1 00; fine 50 à 60c; hyson and young hyson, 35 à 85 gunpowders, fair to finest 30 à $1 20.
BEURRE — Western Creamery—Extra 29 à 30; extra firsts 25 à 26c; firsts 16 à 19c; Western Dairy — Extra 14 à 16; extra firsts 12 à 12½ firsts 10 à 11. Jobbing un peu plus élevé.
FROMAGE — New York cream — à 12; Western Cheddar full cream à 10; twins full cream, à 10; flats, full cream, à 11½; Young America's, full cream, 11½.
SEL—De la Louisiane—City Coarse 75c; City Fine 95c; City Crushed 85c; Rock Salt ... ; pocket Salt 1 à 5 selon la grosseur.

FRUITS ET NOIX.

Les cotes suivantes sont les prix en gros. On demande 25 à 50c de plus pour les petits lots et 1 à 4c de plus par livre.
FRUIT—Frais—Pommes $4 00 à 5 00 par baril; oranges de la Louisiane nominales, Floride $2 75 à 3 25 par boites, Palerme et Messine Imperial 160s $4 00 à — par boite, 200 à 300s $2 75 à $3 25; Limons Messine $3 50 à 4 00 par boites, Palerme $3 50 à 4 00; Bananes $1 50 à 2 50 par régime; Plantains 75c à $1 par régime; Ananas $2 00 à $2 75 la douzaine; Raisins de Malaga nominaux.
FRUIT—Sec par livre—Pommes—3½ à 4c, tranches 4c, fancy evaporated 7½ à 7½c. Dattes—Frail 5½c. Persian 7½c; Fard 9c. figues sèches 12 à 15c; currants, 6 à 7c; prunes 7c; citrons 20 à 22c; raisins secs de Londres—Californie $2 50 à — par boites, Malaga $3 10 la boite; muscatelle $2 25 la boite.
NOIX—Par livre—Pacanes—Louisiane 13½ à 25c Texas 7½ à 10c; pistaches—Tennessee red 5 à 6¼c, Virginia hand-picked 8½ à 9c, Amande Taragona 16 à 17c, noix du Brésil 11 à 12c la livre; filberts 12 à 13c, Noix de Naples 15c marrons italiens 13, Noix de coco 35 00 par 1000, 4c pièce en baril.

GRAINE DE COTON ET SES PRODUITS.

Graine de coton—Ici $12 00 à — par ton.
Farine de graine de coton—ville et campagne—jobbing au dépôt à $19 50 par ton, pour l'exportation $ ... f. o. b. par long ton.
Oil cake—$20 50 asked par long ton f. o. b.
Huile de graine de coton—(les prix pour l'expédition)—Prime crude 25c le gallon en prime cooperage et 26 asked.
TOILE D'EMBALLAGE—Jute Bagging—En petits lots—Bagging, 1¾ livre 7½ à 7⅞c la yard; 2 livres 7⅞ à 8; 2¼ livres 10½ à 10⅝c.
COTTON BAGGING — Lane Mills — 12½c par yard.
COTTON TIES—$1 25 le paquet.

PRODUITS DE LA CAMPAGNE.

(Nos cotes représentent le prix en gros au landing. Les marchands obtiennent 15 à 25c de plus par baril et ¼ à 1c par livre en sus).
POMMES DE TERRE—$1 75 à 2 00.
PATATES DOUCES — Ordinaires $1 25 à 1 50, yams $2 00 à 2 25.
OIGNONS—De l'Ouest $4 50 à 5 00 le baril.
AIL—De la Louisiane 25 à 50c le string.
CHOUX—De la Louisiane $2 25 à —
CHOUCROUTE—De l'Ouest $4 00 à 4 50 le baril.
HARICOTS — Choice Northern à 3¼; Western red kidney choice à —; New York red kidneys 6¼ à —; western white kidney 5½ à —; pois verts 2½ à 3.
VOLAILLES—Les marchands en gros demandent de 15 à 25c de plus que les prix suivants par douzaine de volaille, et ½c à 1c de plus par douzaine d'œufs.
Grosses volailles de l'Ouest $3 75 à 4 00 la douzaine; poulets $2 75 à 3 25; canards $3 00 à 3 50; oies $4 00 à 4 50; dindes $13 00 à 15 00.
Les grosses volailles de la Louisiane $2 50 à 3 00; poulets $1 60 à 2 00; canards $3 00 à 3 50; oies $5 00 à —; dindes $9 00 à 12 00.
ŒUFS — Ceux de l'Ouest 14 à 15c; ceux de la Louisiane 14 à 15...
SUIF—4½c la livre pour celui de la ville 4 celui de la campagne
CIRE D'ABEILLE — Prime yellow à 21c la livre.
LAINE — Burry 10 à 15c la livre; Louisiane clear 18 à —; clear lake 21 à —
PEAUX AUX ABATTOIRS—70 livres et au-dessus 4½c; peaux de vaches 30 à 70 livres 4½c; kips, 15 à 25 livres, 4c; peaux de veau 25c pièce.
PEAUX DE LA CAMPAGNE—Green salted 3; dry flint 5, dry salted 4c la livre.
PELLETERIE—Castor — à — 5 50; castor 10 à 50c pièce, raccoons 10 à 30c.
PEAUX—Chevreuil 25c la livre; moutons 10 à 50c pièce; chèvre 10 à 30c.
MOUSSE — Mêlée 2 à 2½c la livre; grise 1 à 1¼c; noire 3¾ à 3¾c.
CORNES—Cornes de bœufs, prime, — à 1c.

MARCHANDISES DIVERSES.

TABAC EN FEUILLES—Heavy and Regie kinds lugs 3 à 5; Leaf 5½ à 11c; Cutting and Barley lugs 4 à 12; Leaf 5 à 25.
TABAC MANUFACTURE—Jobbing, par livre—Fine plug 90c à $1 05; fine medium 53 à 65c; Bright quarters and common 11 inch 4's et 5's, 33 à 35c. Bright navy, 35 à 45c; fancy natural leaf 50 à 60c; fine cut chewing 30 à 65c; granulated smoking 25 à 70.
NAVAL STORES—Les prix du gros sont comme suit. Au détail il faut ajouter 25 à 50c de plus par baril. Térébenthine $1 50 à —; goudron $4 50 à — le baril; Résine; D $1 20 à $1 30; E $1 25; I $1 45; K $1 67½; M $2 25; N $2 35; W G $3 00; W W $3 40. Essence de térébenthine 41. Jobbing 2 à 4c de plus le gallon.

CHARBON

PITTSBURG—Famille 45c le baril; $4 00 le boucaut; Anthracite $9 50 à 10 00 le ton; bateaux 35c; steamers $3 50 la tonne, en gros — à 25c le baril.
ALABAMA—Splint pour familles 45c; Corona pour familles 45c.; Montevallo 65c. le baril pour familles; Helena pour familles 65c.; steam coal sur chars $3 50 le ton.

VINS ET LIQUEURS.

ALCOOL—Le gallon ... 2 35 à 2 40
BRANDIES—Du pays, le gal ... 1 50 à 3 00
Pêche—vieux, le gallon ... 2 25 à 3 50
Pomme ... 2 25 à 2 50
COGNAC—Importé — 1882, le gallon ... — à 4 25
1880 ... — à 5 50
1875 ... — à 5 75
1870 ... — à 6 50
1865 ... — à 7 40
1860 ... — à 8 00
1848 ... — à 12 00
Otard Dupuy & Co's Cognac 1882 ... — à 5 50
1878 ... — à 7 00
1864 ... — à 8 00
1848 ... — à 19 22
Bisquet, Dubouche & Co, Cognac 1878 ... — à 4 50
1870 ... — à 5 50
1848 ... — à 9 00
WHISKY—Rectifié de la Louisiane, 90 0/0 de preuve, par gallon ... 1 05 à 1 10
Ouest ... 1 05 à 1 10
Bourbon ... 1 40 à 3 50
Seigle ... 1 40 à 3 50
Geneva, importé ... 4 00 à 4 25
Irlande, importé ... 4 00 à 4 25
Duffy's malt whisky, par gallon ... — à 2 00
GENIEVRE—Du pays, de New York ou de Philadelphie, par gallon ... 1 15 à 1 50
Hollande, par gallon ... 2 75 à 3 25
Sir Robt. Burnett's Old Tom ... 3 15 à 3 50
Hollande, par caisse ... 7 25 à 7 50
VINS ROUGES—Californie Claret, le gallon ... 34 à 36
Mendenhal No 1, gallon ... 50 à 70
Clarets importés — Ordinaire par barrique ... 55 00 à 90 00
Clarets de famille, par barrique ... 65 00 à 75 00
Claret fins, la barrique ... 80 00 à 175 00
Médoc, la caisse ... — à 5 00
St-Julien, la caisse ... — à 6 50
Margaux, la caisse ... — à 7 00
Pontet Canet, la caisse ... — à 10 00
Larose, la caisse ... — à 14 00
Léoville, la caisse ... — à 15 00
Château Lafitte, la caisse ... — à 26 00
Ordinaire, la caisse ... 3 00 à 3 50
Château Dillon, par barrique ... 125 00 à —
Blanquefort, par barrique ... 125 00 à —
Château Dillon, par caisse ... — à 7 50
VINS BLANCS—Californie la barrique ... 50 à 75
Importé de famille, la barrique ... 65 00 à 90 00
Importé fin, la barrique ... 90 00 à 175 00
Graves, la caisse ... — à 6 00
Sauternes, la caisse ... — à 6 50
Haut Sauternes, la caisse ... — à 10 00
Latour Blanche, la caisse ... — à 15 00
Château Yquem, la caisse ... 20 00 à 30 00
Ordinaire, la caisse ... 3 25 à 3 50
Muscat, la caisse ... 4 25 à 6 50
Madère, Cette, le gallon ... 1 00 à 1 15
Madère, genuine fine, le gallon ... 3 50 à 5 00
Madère, la caisse ... 12 00 à 25 00
Sherry, Cette, le gallon ... 1 00 à 1 15
Sherry Genuine Xérès, le gallon ... 1 50 à 5 00
Sherry, la caisse ... 20 00 à 25 00
Très vieux porto, la caisse ... 6 00 à 25 00
CHAMPAGNE—Roederer Carte Blanche, qts. par douz. ... — à 29 50
G. H. Mumm & Co. Dry Verzenay ... — à 34 75
Extra Dry ... — à 29 50
Delbeck & Co's extra dry, qts ... — à 28 50
Delbeck & Co's ..., qts ... — à 26 00
D. B. Pol & Co's qts ... — à 22 50
Perrier-Jouet—Crémant Royal quarts ... — à 28 50
Perrier-Jouet—Special, quarts ... — à 29 50
Moet & Chandon, white seal, qts ... — à 29 50
Pints $2 de plus par caisse

MATERIAUX de CONSTRUCTION

Yard Spot Quotations.
YELLOW PINE—ROUGH, PER 1,000 FEET.

Sawn Tim No 1	$17 00	Plank No 1	$13 00
No 2	11 00	No 2	11 00
Scantling No 1	13 00	No 3	11 00
No 2	11 00	Flooring No 1	15 00
No 3	10 00	No 2	13 00
No 4	9 00	No 3	11 00
Ceiling No 1	13 00	Weath bds No 1	14 00
No 2	11 00	No 2	13 00
No 3	11 00		
Boards No 1	13 50	Boards No 3	10 00
No 2	11 00	No 4	7 00

YELLOW PINE—DRESSED.

Flooring No 1	21 00	Ceiling No 1	17 00
No 2	15 00	No 2	15 00
No 3	12 00	No 3	11 00
Weath bds No 1	14 50	Boards No 1	14 00
No 2	11 50	No 2	11 00

CYPRESS—ROUGH.

Boards No 1	27 00	Boards No 2	22 00
No 3	27 00	No 4	20 00
No 5	20 00	No 6	
Dr'ed Bds No 1	32 à 42	Dr'ed Bds No 2	33 50
No 3	31 00	No 4	19 27
No 5	17 00	No 6	19 27

CYPRESS TIMBER.
No 1 ... 13 | No 2 ... 11 cts
No 3 ... 9 cts
Mahogany lumber ... 50 00 à 65 00
Cedar lumber ... 50 00 à 75 00
Walnut lumber—Il n'y en a pas sur le marché
Oak lumber ... 25 00 à 30 00
Shingles 16, 18 and 20 in., sawed and split ... 2 50 à 3 00
Laths, par 1000 ... 75 à 1 85
Alabama lime ... 95 à 1 00
Ciment domestic ... 1 75 à 2 00
Ciment, imported ... 2 75 à 3 00
Slate ... 5 75 à 7 00
Brick—Lake and L. C. R. R. ... 5 00 à 9 00
Paving ... 9 00 à 10 50
Ordinary ... 7 00 à 8 50
Sand ... —
Shells, small ... —
Shells, large ... 1 25 à 1 50
Plaster calcined ... 1 75 à 2 00

QUINCAILLERIE.

AXES—Hunt's ... $6 25 à 7 50
Double bit ... — à 15 00
AXLE GREASE—Frazer's keg ... 4½ à 8½
Boxes, gross 10 00 à 10 50
BELLOWS—Blacksmith, 36 to 42 in. ... 6 00 à 22 00
BRASS—Sheet par livre ... — à 25
Wire ... 2 40 à 3 00
COPPER—Roofing par livre ... — à 25
Brazier's sheets, 12 livres et au-dessus ... — à 26
HOES—H. B. No 0 to 6 ... 2 50 à 5 50
A. B. No 00 to 3 ... 3 25 à 6 00
Lyndon's brightcrown ... 4 00 à 6 00
ROTARY HOES ... — à 60 00
Avery's ... 125 00 à —
Stable diggers ... — à 75 00
HOLLOW WARE—Skillets ... 3 à 4
Anvils ... — à 11
IRON—Flat, 1½ to 6 inches by ⅜ to 1 ... 2½ à 2¾
Round, 1 to 1⅛ inches ... 2½ à 2¾
Pointed ... 2½ à 3
Bands—Light, 3 to 6x⅛ ... 2 65 à 3 00
Heavy, 1½ to 6x¼ inches ... 2¼ à 2¾
Hoops—1 to 2 inch ... 2¾ à 3
Sheet—No 10 to 14 G ... 3 00 à 3 50
Galvanized ... 6 00 à 9 50
LEAD—Pig, par livre ... — à 4
Sheet, par livre ... — à 5
STEEL NAILS—13 à 40d basis ... — à 3 75
OAKUM—Navy ... — à 7½
United States Navy ... — à 8
Best ... — à 10 00
PLOWS—Avery, cast, Nos 1 ... 2 75 à 3 75
Avery, steel ... 4 50 à 20 00
Avery, double shovels, wooden beams ... — à 2 25
Avery, double shovels, iron beams ... — à 2 25
Magnolia sweeps, all sizes ... 2 00 à 2 50
Double Plows, Alabama's, No 1 to 3, each ... — à 5 00
PLOW STEEL—5 to 12x3/16 to ⅜ ... 4½ à 6
ROPE—Sisal, ⅜ in. and larger ... —
Manilla ... 12½ à —
Manila ... 15½ à —
Cotton, 5-16 et ⅜ ... 12½ à 14
SPADES—Ames' ... 10 50 à 12 00
Rowlands' ... 6 00 à 7 00
SHOVELS—Ames' ... 9 50 à 11 00
Rowlands' ... 6 00 à 7 00
SWAMP IRON—7 to 12x⅛ to 5/16 ... 4½ à —
TIN—Roofing, 1x20x28 inches ... 12 50 à 14 50
I. C. ... 10 50 à 11 50
I. C. ... 7 25 à 8 00
1x12x20 ... 6 00 à —
1x14x20 ... —
Block, par livre ... 24 à 26
TWINE—Peter Wright's ... — à 16 00
WIRE—Barbed fence, galvanized ... 4 à 4½
painted ... 3¾ à 4
NAILS—Steel, par livre ... —
SHOT—Drop ... 1 15 à 1 20
Buck, 25 liv. bags ... 1 40 à 1 45
POWDER—25 liv. kegs ... —

CHEVAUX ET MULETS.

Chevaux communs ... $ 30 à 125
Bons chevaux de trait ... 125 à 150
Chevaux de selle et de voiture ... 250 à 400
Mulets pour habitations sucrières ... 175 à 200
Mulets, qualité moyenne ... 140 à 175
Mulets pour coton ... 100 à 125
Mulets communs ... 40 à 75
Bons mulets de ville ... $225 à 250

MARCHE AUX BESTIAUX.

BESTIAUX DU TEXAS ET DE L'OUEST—
Nourris aux grains ... 3 à 3¼
par liv. gross, gras ... 2 à 2¾
fair to common ... 2 à 2½
MISSISSIPPI, ALABAMA, &c, GRASS CATTLE—1re qualité, par livre ... — à —
2me qualité, par tête ... $10 00 à 15 00
Vaches communes et vieilles ... 7 00 à 10 00
VEAUX—1re qualité, par tête ... 7 00 à 9 00
2me qualité, par tête ... 6 00 à 8 00
YEARLINGS—1re qualité, par tête ... 8 00 à 10 00
2me qualité, par tête ... 7 00 à 9 00
HOGS—Good fat Western, par liv. gross ... 3¾ à 4
Fair Ouachita par liv. gross ... 2½ à 3
MOUTONS—Choice, par tête ... $2 00 à 3 00
Fair, par tête ... 1 00 à 2 00
VACHES LAITIERES—1re qualité, par tête ... 30 00 à 40 00
2me qualité, par tête ... 20 00 à 30 00

LEON QUEYROUZE,
"GROCER" EN GROS,
—Importateur de—
VINS ET LIQUEURS
—Et marchand de—
produits des Campagnes et de l'Ouest
97 RUE DECATUR.

VAPEURS.

Mandeville, Lewisburg et Madisonville.

LE STEAMER NEW CAMELIA

A partir du 17 octobre 1889, quittera Milneburg à l'arrivée des trains du chemin de fer Pontchartrain partant de la gare des Champs-Elysées:
MARDI, à l'arrivée du train de 3 P. M.
JEUDI, à l'arrivée du train de 3 P. M.
SAMEDI, à l'arrivée du train de 4 P. M.

De retour il quittera Madisonville:
LUNDI, à 5 A. M.
MERCREDI, à 6 A. M.
VENDREDI, à 6 A. M.

EXCURSIONS.
Tous les DIMANCHES, à l'arrivée du train de 8 A. M.

Fret reçu tous les jours à la gare du chemin de fer Louisville & Nashville, au pied de la rue Girod.
W. G. COYLE & CIE, Agent.
14 avril— No. 47 rue Carondelet.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE
Entre New-York et le Havre.

Les magnifiques navires de cette ligne favorite sur le continent (cabines pourvues de connexion lumières électriques), partiront de la jetée No 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, tous les samedis.
LA BRETAGNE, de Jousselin, samedi, 15 février
LA GASCOGNE, Santelli, samedi, 22 février
LA CHAMPAGNE, Boyer, samedi, 1er mars

Prix du passage pour le Havre,
Vin compris dans toutes les classes.
Première cabine ... $90 et $100 et au-dessus, selon les accommodations.
Deuxième classe ... $60
Entrepont, $26, avec ameublement supérieur comprenant vin, literie et ustensiles.
Billets, aller et retour, à prix réduits.
Pour fret et passage, s'adresser à
J. B. DODART,
Agent principal à la Nlle-Orléans,
61 Carondelet.

LIGNE CROMWELL.
POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.
Partant Mardi, 18 février, à 8 A. M.
Cette ligne se compose des steamers suivants:
KNICKERBOCKER. HUDSON.
LOUISIANA. NEW ORLEANS.
Le steamer
HUDSON,
Capt. Freeman,
partira de son quai au pied de la rue Toulouse
ASSURANCE PAR CETTE LIGNE ½ P. 0/0.
Passage—Cabine ... $40
Entrepont ... 20
Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Havre.
Pour fret ou passage s'adresser à
ALFRED MOULTON & CO.
1an Rue Carondelet No 41

CHEMINS DE FER.

Queen and Crescent Route,
que la plus courte de 96 milles entre la Nouvelle-Orléans et Cincinnati.
Temps, 26 heures.

La route la plus rapide, la ligne la plus courte via Chattanooga, pour aller aux Carolines et Virginie, Richmond, Washington, Baltimore.
La ligne courte, via Cincinnati, pour aller à Chicago, Cleveland, Buffalo, les Chutes du Niagara et le Canada, New York, Boston, les Monts Adirondacks et White, et tous les points dans le Nord et dans l'Est
Comparez notre itinéraire avec celui des autres lignes.

	No 2. Fast Line.	No 6. Limited
Part de la N. Orléans	8:45 a.m.	3:00 p.m.
Arrive à Meridian	2:00 p.m.	9:10 p.m.
Arrive à Akron	6:12 p.m.	1:10 a.m.
Arrive à Birmingham	9:00 p.m.	3:50 a.m.
Arrive à Attalla	11:06 p.m.	5:30 a.m.
Arrive à Chattanooga	2:00 a.m.	8:40 a.m.
Arrive à Burgin	10:55 a.m.	4:00 p.m.
Arrive à Lexington	12:05 p.m.	5:35 p.m.
Arrive à Cincinnati	3:30 p.m.	7:30 p.m.

Bureau des billets à la N.-O., 84 rue Charles.
J. M. KNIGHT, Ticket Agent.
D. G. EDWARDS, Gen'l Pass. Agent, Cincinnati, O.
R. H. GARRATT, Div. Pass. Agent
J. J. O'DONNELL, Pass. Agt.
24 mars—

Route du Sud de la Nouvelle-Orléans au Texas et à la Californie.
Southern Pacific Co. Atlantic System via Morgan's La. & Tex. R. R. Co.

Départ de la N-Orléans		Arrivée à la N-Orléans	
Pacific Express, daily	7:15 am	Atlantic Express, daily	8:10 pm
San Antonio Express, daily	7:20 pm	New Orleans Express, daily	8:05 am

Chars-dortoirs entre New-Orléans et San Francisco par l'Atlantic and Pacific Express. Pullman sleepers entre la Nlle-Orléans, Galveston et Dallas par le San Antonio and New Orleans Express.
Jonctions à Houston avec tous les chemins de fer de ce point. Billets à vendre et places dans les chars-dortoirs à retenir tous les jours au bureau, coin Magazine et Natchez.
A. C. HUTCHINSON, Gen'l Manager.
J. G. SCHRIEVER, Traffic Manager.
W. G. WATSON, Gen. Pass. Agt.
17 mai—1an

THE NEW-ORLEANS BEE.
L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

A Daily Newspaper, established on the 1st of September, 1827, and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the Franco-American population. A very valuable family paper and specially recommended to those of our American readers, ladies and gentlemen, who wish to enhance their knowledge of the French language.

Subscription Terms:
By Mail—Payable in advance, postage prepaid.
Per annum, $12; six months, $6; three months, $3; one month, $1.
Weekly (8 double pages) published Saturday Morning.
Per annum, $3; six months, $1.50; three months, 75 cents.

BASILE BARES
FACTEUR DE PIANOS,
84 Rue Royale, Nlle-Orléans.
—SEUL AGENT POUR LES—
PIANOS GAVEAU, DE PARIS
Supérieur à tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, de construction nouvelle pour la sonorité prolongée, à cadre en fer fondu d'une seule pièce, système perfectionné, mécanique à lame à double répétition, sommiers en fer, équilibre pour le maintien de l'accord. Ces pianos ont véritablement un velouté et une pureté de son remarquables.
Accords et réparations de pianos une spécialité. 30 mars—

FEUILLETON.

No 1. Commencé le 16 février.

LES Trois Amoureux DE GERTRUDE

—PAR—

Mme STANISLAS MEUNIER.

I.

A la fin de novembre, vers quatre heures du soir, une troupe d'enfants, filles et garçons, quittait les écoles communales de la rue Grenier-sur-l'Eau. Il faisait nuit déjà. Dans ce quartier pressé autour de l'église Saint-Gervais, il y a des maisons si hautes, avec des recoins si douteux et des murailles si grises que l'ombre y habite presque tout l'hiver, même en plein midi; le soir, elle y est plus épaisse qu'ailleurs. De rares becs de gaz rappellent çà et là que la civilisation est proche, sans triompher de l'obscurité. Les habitations se contribuent peu à l'éclairage, n'ayant à leur rez-de-chaussée que des débits de vins sordides, des boucheries aux grilles fermées, des épiceries mélancoliques.

Les enfants délivrés de l'école ne s'apercevaient pas de ces laideurs. Le froid leur fouettait le sang, mettait des roses sur leurs joues. Ils s'égayaient du brouillard où les objets s'enfonçaient.

Des polissons, pour se battre, déposaient sous une porte leurs livres, leurs cartons, leur petit panier du déjeuner. Les filles s'en allaient par groupes, se racontaient souvent, et riaient des sottises de leurs voisins.

Gertrude Fauville, une grande—elle avait plus de treize ans et était assez développée pour son âge—sortie après le flot de ses compagnons, marchait avec une allure tout autre que celle de cette folle jeunesse. La tête haute et les yeux baissés, elle restait sourde aux appels des élèves qu'elle rejoignait, puis dépassait, et qui se moquaient de son air sérieux tant soit peu hautain. Sa mise annonçait la pauvreté, depuis la robe déteinte jusqu'aux bottines où il n'y avait ni traces de poussière ni taches de boue, mais dont le talon était tourné et la semelle déchirée. Un fichu de laine noire lui enveloppait la tête et les épaules comme une mantille. Sous ces humbles vêtements, cette enfant avait une singulière originalité avec sa peau brune, ses cheveux noirs en frisons épais sur le front, ses mains rougies par le froid, d'une petitesse extrême. En passant devant une boutique, elle leva ses longues paupières pour tâcher de voir, à travers les vitres embuées, l'heure au cadran du comptoir, et elle fut transfigurée par la clarté de ses yeux énormes.

Descendant la rue Geoffroy-l'Asnier, elle fut bientôt dans ce boyau long, étroit, tortueux, véritable égout à ciel ouvert—la rue de l'Hôtel-de-Ville—dont les maisons très vieilles ne présentent aucun intérêt, parce qu'elles n'ont jamais été que masures et cloaques, pauvres demeures, toujours habitées par de pauvres gens qui, depuis des siècles, laissent de leur misère aux murs.

Pour Gertrude, cette rue était moins sombre que les autres: cette porte cochère sous laquelle coulaient deux ruisseaux nauséabonds menait chez elle.... Elle traversa une grande cour encombrée de charrettes et de planches. Le principal locataire, un menuisier, envoyait des copeaux partout, jusque dans la rue, presque dans les logements. L'escalier, très large, avec une rampe de fer assez curieuse, avait des marches usées et branlantes, rarement balayées. Pour desservir le troisième étage, il n'y avait qu'une sorte d'échelle, que la jeune fille gravit. Alors elle se trouva sur un palier à trois portes dont l'une s'ouvrit devant elle: sa mère avait reconnu son pas.

Les deux femmes s'embrassèrent tendrement.

Puis la mère, reprenant sa place et son ouvrage auprès de la table, éclairée par une lampe à pétrole, dit:

—Ma petite Gertrude, allume vite le poêle. Je suis si pressée, que je n'ai pas voulu m'y noircir les mains. Pourtant, il fait bien froid!....

Elle claquait des dents, la pauvre créature. Toute la journée, elle avait cousu, les pieds sur une chaufferette asphyxiante, n'ayant mangé le matin qu'un sou de lait, à midi qu'un peu de charcuterie. Gertrude fut frappée de sa pâleur.

—Es-tu malade, maman?

—J'espère bien que non. J'ai seulement des douleurs, un peu de courbature.... C'est d'avoir lavé hier au soir.

Gertrude cependant s'étant débarrassée de son fichu, de ses livres et de son panier, jetait dans le poêle un combustible économique: du bois de démolition et du poussier de charbon de terre. Bientôt le feu crépita et fit ronfler le long tuyau qui s'enfonçait dans la cheminée près du plafond. Ce bruit, la présence de l'enfant rendirent la vie au logis désolé. L'ouvrière leva la tête, regarda sa fille, et il y eut comme un sourire sur son visage ravagé.

La pièce était propre dans sa misère: pourtant l'on y couchait, l'on y faisait la cuisine et, pour serrer les ustensiles les plus encombrants du ménage, il n'y avait que deux placards. Un seul lit, une table ronde, une armoire de noyer, trois chaises dépaillées, une fontaine pour filtrer l'eau, une vieille malle, tel était le gros du mobilier. Sur le lit, s'entassaient des vareuses de chasse que la mère de Gertrude confectionnait pour la *Belle Jardinière*. Le papier du mur s'en allait en lambeaux. Par terre, un carreau inégal et cassé. Aux fenêtres, de petits rideaux de calicot. La cheminée, dont la tablette en bois simulait le marbre, avait pour ornements quatre tasses à café; le foyer était caché par un châssis recouvert d'une horrible enluminure.

Cependant Gertrude emplissait d'eau une casserole, y coupait des pommes de terre et la plaçait sur le feu. En s'occupant ainsi, la petite fille était encore plus sérieuse que dans la rue, car une préoccupation ou plutôt un pressentiment l'obsédait. Si sa mère allait être malade! Les deux femmes ne se parlaient pas; la mère concentrait toute son activité sur son ouvrage qu'il lui fallait livrer le lendemain à la première heure; l'enfant songeait à leur existence, qui soudain lui semblait atroce.

En effet, bien qu'elle habitât depuis plusieurs années déjà cette chambre misérable, elle pouvait se rappeler d'autres demeures. Ses plus anciens souvenirs la reportaient dans un milieu si différent de tout ce qui l'environnait maintenant, qu'elle interrogeait parfois sa mère pour être bien sûre de n'avoir pas rêvé.

Mme Fauville n'aimait point à parler du passé. Travaillant avec acharnement, elle n'avait pas le loisir de se livrer au désespoir. Or, une minute de réflexion sur ce qu'elle avait été et sur ce qu'elle était devenue suffisait pour la plonger dans des abîmes d'où elle ne sortait que brisée. Elle avait été riche. Sa famille, honorable et ancienne, était une des premières de Caen. On l'avait mariée à un notaire de Lille, homme faible, incapable et d'une âme assez vile pour avoir été tenté, après de mauvaises affaires, de passer en Belgique avec la fortune de ses clients. Il y eût entre les deux époux une scène où Mme Fauville fut superbe d'indignation, et si véhémente en réclamant pour l'honneur du nom de sa fille, que son indigne associé céda, et resta pauvre et honnête malgré lui.

Cette femme énergique paya les dettes avec sa dot; il ne lui resta que quelques milliers de francs. Comme les Fauville n'avaient pas de très proches parents dont ils pussent, sans rougir, recevoir des secours, ils s'en allèrent à Paris cacher leur désastre. L'ancien notaire trouva une place de 2,000 francs chez un avoué, et Mme Fauville déclara qu'ils seraient très heureux, avec ce revenu, dans leur petit appartement du quai de la Tournelle.

Gertrude avait alors six ans. Elle se plut autant dans ces trois chambres mesquinement meublées que dans le bel hôtel brillant de glaces, de dorures que ses parents quittaient. Elle était surtout ravie du balcon d'où elle voyait passer les remorqueurs tirant les lourds bateaux chargés de meulières.

Mme Fauville lui apprenait à lire et à coudre. Cette provinciale dont la vie, aux jours de richesse, avait été encombrée des milles devoirs d'un monde ennuyeux, se plaisait dans la liberté et la tranquillité de Paris. Elle ne reprochait pas sa ruine à son mari, ne demandait qu'à oublier l'instant où il avait failli devenir un voleur. Mais lui, ne lui pardonnait pas de s'être montrée si supérieure, et lui en voulait de l'avoir empêché de consommer le crime. Il ne prenait pas son parti de la pauvreté. Ce misérable distrayait pour ses plaisirs plus de la moitié de ses appointements. Il n'avait pas renoncé à ses cigares, à l'habitude d'aller lire au café les journaux du soir. De temps en temps, il s'offrait une stalle au théâtre.

Mme Fauville eut peur de ne pouvoir donner à sa fille les gâteries qui sont la joie des tout petits; elle se dit que Gertrude, toujours condamnée à la solitude, ne pourrait suivre les cours élégants. Son caractère s'aigrit. Elle exigea de Fauville qu'il lui rapportât son mois intégralement. Il répondit par un refus brutal. Elle s'emporta, l'accabla de reproches. Il s'en alla grinçant des dents et fermant les portes avec fureur. Quand il revint, il trouva une femme au visage pâle, aux yeux rouges, qui ne se dérida point.

Mme Fauville chercha de l'ouvrage dans les magasins de tapisseries et de travaux pour dames. Non sans peine, après plusieurs tentatives, elle obtint qu'on lui confiât des échantillonnages. En travaillant tout le temps qui n'était pas pris pour le ménage et l'éducation de Gertrude, en veillant jusqu'à minuit, elle parvint à gagner trois francs par jour. Elle se fût peut-être résignée à ne recevoir de son mari qu'une somme équivalente, et eût repris avec lui ses anciennes manières, si la conduite de cet homme n'était devenue pire. Il se mettait à boire, rentrait puant l'absinthe. Après le dîner, il s'esquivait et quelquefois ne reparaissait qu'à deux heures du matin, tombant comme une brute dans le lit conjugal. Mme Fauville, dégoûtée, révoltée, le menaça d'une séparation. Il la battit. Le lendemain, elle quittait la maison du quai et allait se cacher avec sa fille dans le quartier populeux de l'Hôtel de Ville.

Fauville fut enchanté de cette disparition qui lui laissait liberté absolue. Les reproches de sa femme, auxquels se mêlaient souvent les cris de l'enfant épouvantée, lui faisaient un bruit désagréable dans les oreilles. Il comptait s'arranger une vie de plaisirs, loger à l'hôtel, manger à la table d'hôte, se soir fréquenter les mauvais lieux. Mais l'ivrognerie s'était emparée de lui, et ne lui permettait plus d'équilibrer ses vices. Atteint de *delirium tremens*, il fut chassé de son étude et se trouva sans ressources sur le pavé de Paris. Il avait le choix entre le suicide et la mendicité. Il se décida pour la mendicité.

Vêtu de loques, il se nourrit d'ordures ramassées aux abords des Halles, de soupes récoltées à la porte des casernes. Sa femme l'aperçut un jour parmi les pauvres des gardes municipaux. Elle en fut si saisie qu'elle s'évanouit à moitié. Gertrude reconnut son père dans ce gueux, dont les pieds passaient à travers des savates bâillantes. Et il y eut dans ses yeux noirs une telle flamme de haine et de malédiction que le misérable, pris de folie, se jeta sur elle et faillit l'étrangler.

Mme Fauville, rappelée à elle par le danger, dégagea sa fille et dit:

—Je ne crie pas, pour ne pas achever de nous déshonorer.... Il fait nuit, personne ne t'a vu....Laisse-nous. Autrement, si tu fais du scandale, je te tue; j'ai un couteau dans ma poche.

Il eut peur, se rappela la scène où Mme Fauville l'avait empêché de voler.

Il avait eu alors le sentiment très net qu'elle eût été capable de lui faire sauter la cervelle s'il n'avait pas obéi. Cette fois encore il céda.

—Je m'en vais, Henriette... Mais n'as-tu pas quelque argent à me donner?.... Je meurs de faim et de froid.

Elle venait de rendre son ouvrage. Elle avait quarante francs sur elle, elle lui en donna vingt, en lui défendant de la suivre.

Elle s'éloignait, lorsqu'une suprême pitié la fit se raviser. Elle revint sur ses pas.

—Où demeures-tu? lui demanda-t-elle.

—Rue Gracieuse, chez la Suivard, qui loge à cinq sous la nuit.

—Bien, j'irai te voir.

Elle eut, en effet, l'héroïsme de lui porter, le lendemain même, des vêtements. Elle le supplia de chercher une occupation, de ne plus boire. Hélas! il avait déjà dépensé ses vingt francs. Il était tombé, plein de vin, dans la rue, avait le visage couvert de meurtrissures. Mme Fauville revint chez elle avec la fièvre. Elle prit Gertrude dans ses bras:

—Ma pauvre petite, il ne faut pourtant pas que je meure!

Fauville, heureusement, s'empoisonnait rapidement, et sa femme n'eut pas à lui faire bien des visites de secours. Un jour, la logeuse lui annonça qu'il était mort depuis trois jours. On l'avait rapporté ivre un soir. Le lendemain, comme il restait étendu sur sa paillasse, ses camarades de chambre le secouèrent pour le faire lever. Il les regardait, respirait encore, mais il ne pouvait ni parler ni bouger. L'hôpital, prévenu, envoya des brancardiers, et le misérable, absous et oint, expira dans un bon lit.

Mme Fauville avait trop souffert. Elle n'eut pas une larme. Elle éprouva même un singulier bonheur à être certaine que son mari ne commettrait pas une action irréparable.

Elle passa trois années sans autre souci que de gagner jour par jour son pain et celui de sa fille. Voulant que celle-ci devînt institutrice, elle ne lui permettait pas de l'aider dans ses travaux de couture. Elle répétait à chaque offre de l'enfant, désireuse de la soulager:

" Apprends tes leçons, fais tes devoirs, voilà la vraie manière de m'être utile...."

Mais combien vite la pauvre femme devait tirer l'aiguille pour arriver à vivre! Cette tapisserie était si peu payée. Encore, si elle en avait eu toujours!

Pendant les mortes saisons, elle était trop heureuse de trouver à confectionner des vareuses de chasse. Elle se brûlait le sang. Mais dans son ardent désir d'en finir avec cette misère, elle croyait pouvoir aller jusqu'au bout de sa tâche.

Elle se trompait.

Quand Gertrude, ayant mis la soupe sur la table, lui dit:

—Allons, maman, laisse ton ouvrage, et sers-nous.

Elle se leva tout étourdie, et murmura:

—Je n'ai pas faim.

Gertrude eut un cri déchirant.

—Ah! comme je suis triste! Est-ce qu'il va nous arriver malheur?

Pour la rassurer, Mme Fauville essaya de manger. L'enfant observait les plaques rouges de ses joues, ses yeux dont l'éclat était trop vif. Elle lui toucha la main et dit:

—Tu es bien chaud.

Puis, dans sa raison précoce, elle ajouta:

—Ne te force pas! Laisse ta soupe et couche-toi.

—Et mon ouvrage? gémit la mère.

—Voyons! qu'est-ce qu'il te reste à faire? Les boutonnières. Confie-les moi. Tu sais que je ne suis pas maladroite.

Mme Fauville était si accablée qu'elle n'objecta rien, et se mit au lit.

Gertrude, sa tâche faite, la rejoignit. Elle la trouva fiévreuse, avec la respiration oppressée, les yeux fermés par un sommeil de plomb. La jeune fille ne dormit pas de la nuit. Au matin, elle courut chercher un médecin.

Le spectacle du courage de sa mère, la pauvreté, la volonté bien arrêtée d'en sortir l'avaient mûrie singulièrement; peut-être aussi l'atmosphère de Paris, qui fait si précoces les enfants du peuple. La perspective d'avoir à soigner une grave maladie, tout en l'attristant douloureusement, ne lui semblait pas au-dessus de ses forces. Ayant laissé son nom et son adresse au domestique du docteur indiqué par son concierge, elle courut porter les vareuses à la *Belle Jardinière*, se fit payer, et revint munie de cinquante-deux francs.

Mme Fauville, réveillée, se plaignait de douleurs dans le dos et dans le côté. Le médecin vint vers onze heures, et diagnostiqua une fluxion de poitrine.

Le lendemain, la fluxion de poitrine était devenue pleurésie.

—Votre mère, a-t-elle des parents, mon enfant? demanda en s'en allant le médecin.

—Non, monsieur.

—Mais si, Gertrude, dit Mme Fauville quand la porte se fut refermée. Nous avons un cousin très riche. En cas de danger, je lui écrirai.. Je ne veux pas te laisser seule.

—Oh! maman, je mourrai avec toi..

Des torrents de larmes s'échappèrent des yeux de Gertrude, et toute sa personne fut secouée de sanglots convulsifs. Elle ne pleurait pas souvent, restait stoïque dans la misère; mais comment supporter la perspective de perdre cette mère, cette nourrice, cette compagne?

Hélas! la pauvre femme souffrait horriblement. Le mal déchaîné dans ce corps usé ne pouvait manquer d'en faire une ruine... Et Gertrude se désespérait, et se tordait les mains dans un spasme si affreux, que la malade, épouvantée pour cette enfant passionnée, désespérée de quitter son seul trésor, son unique amour, en oublia sa fièvre, son point de côté; et, toute à la torture morale, se mit elle aussi à verser des larmes amères.

Gertrude alors comprit que son chagrin aggravait le danger de sa mère. Elle se calma tout à coup, essuya son visage que les plus violentes émotions ne rougissaient jamais, passa son bras sous le cou de la chère créature et l'embrassa longuement.

—Ma Gertrude, dit Mme Fauville, je t'ai dû les seules joies de ma vie..... Le bon Dieu devrait bien me laisser encore auprès de toi.

Une toux déchirante suivit cette phrase trop longue pour la pauvre femme. Elle cracha du sang, et retomba brisée sur son lit.

—Ah! je souffre trop!

Les yeux s'enfonçaient dans les orbites creusées, le nez se pinçait, les pommettes devenaient saillantes. Silencieusement, Gertrude se tordait les mains. Mais la malade ne restait pas longtemps la tête sur l'oreiller; elle se relevait, en proie à une angoisse inexprimable, à un supplice tel qu'elle croyait y succomber à l'instant. Dans sa poitrine emplie d'eau, le cœur comprimé semblait cesser de battre.

(A suivre.)